

Parcours bibliographique autour de la notion d'individu

Proposé par Christian Dours

Le parcours bibliographique qui suit n'a pas été conçu comme une bibliographie complète, et qui viserait l'exhaustivité, ni même comme une bibliographie réduite qui resterait représentative des aspects essentiels et des travaux significatifs qui concernent la notion d'individu. Il privilégie plutôt certains « angles d'attaque », par exemple la notion d'individuation, la différence entre individu et personne, la question de la représentation. Mais il ne donne ainsi qu'une vision partielle de la notion, d'autant que l'absence remarquable de certaines références, quand elle ne tient pas à ce choix, doit être comprise comme la manifestation regrettable des lacunes de son rédacteur.

I Locke – Leibniz

1) Individuation, identité, personne

a) Le principe d'individuation :

* Locke, *Essai sur l'entendement humain*, trad. J.-M. Vienne, Paris, Vrin, 2001 : le début du chapitre xxvii du livre II, § 1 à 5, est plus spécifiquement consacré au problème de l'individuation, et dégage deux principes, celui d'une quantité de matière et celui de la continuité d'une même existence vivante, principes qui déterminent deux types d'identités (substantielle et individuelle) qui seront opposés à l'identité personnelle.

* Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, référence parallèle (II,xxvii,1-5) : critique de la conception lockienne, ramenée au principe d'une localisation spatio-temporelle, et mise au jour d'une individuation substantielle.

b) Individu et personne :

* Locke, *Essai*, II, xxvii : la suite du chapitre est consacrée à l'identité personnelle ; noter aux § 6-9 le passage de l'identité de l'homme à l'identité de la personne, l'opposition homme/personne à l'égard de la résurrection au § 15, à l'égard de la justice et de la responsabilité aux § 18 et 20, et une nouvelle présentation de cette opposition au § 21.

* Leibniz, *Nouveaux essais* : II, xxvii, 6-9 : l'identité substantielle, qui définit l'individu, se scinde pour les hommes, en identité réelle, ou physique, et en identité personnelle, ou morale ; le chapitre ensuite conteste, contre Locke, que ces deux identités puissent diverger.

c) Prolongements :

* On peut se reporter, pour ce débat, aux ouvrages de Stéphane Ferret : dans *Le philosophe et son scalpel*, Paris, éd. de Minuit, 1993, il met au jour les apories de la mémoire et de la conscience qu'induit la conception lockienne et retrouve des paramètres substantiels et corporels, plus spécialement celui du fonctionnement cérébral, pour définir la personne ; le suivant s'intitule *Le bateau de Thésée*, Paris, éd. de Minuit, 1996 (une allusion au bateau

de Thésée et au problème logique et ontologique qu'il pose apparaît dans les *Nouveaux essais* de Leibniz, en II,xxvii,4), se consacre plus spécifiquement à la question de l'individuation et de l'identité (on lira plus spécialement les paragraphes qui articulent le chapitre II et le chapitre III) ; enfin, contrairement aux deux ouvrages précédents qui empruntent leurs références aux penseurs anglo-saxons essentiellement, S. Ferret propose un recueil de textes dans la collection « Corpus » (*L'identité*, Paris, GF Flammarion, 1998) dont le spectre est considérablement élargi, convoque les textes classiques d'Aristote ou Descartes, repasse par Locke et Leibniz, et prolonge la question des notions d'individuation et de personne jusqu'aux textes contemporains en fournissant des indications notionnelles et bibliographiques précieuses. L'ouvrage de Peter Strawson, *Les individus* (trad. A. Shalom, P. Dron, Paris, Seuil, 1973), assimile, contre Locke, individu et personne, et définit l'individu par la simultanéité des prédicats physiques et mentaux ou psychologiques.

2) Individus et espèces : nommer et connaître

*Locke, *Essai*, III, i, § 3 et 6, III, iii, § 1 à 5 : divergence entre la nature, qui ne produit que des êtres individuels ou particuliers, et la nécessité du langage et de la connaissance ; il s'agit de passer des pré-noms aux termes généraux ; III, iii, 11 : principe d'une ressemblance naturelle entre les choses naturelles, ce qui conduit à refuser l'existence d'essences naturelles (III,iii,13,17) ; enfin, le chapitre vi du livre III développe l'opposition entre essences nominales et essences réelles, en réaffirmant l'impossibilité de réduire les individus naturels à des espèces strictement délimitées (comme aux § 8-10), en réinterprétant la hiérarchie des espèces (§12), en énonçant (§14-20) les conditions nécessaires pour soutenir que la nature produit des essences réelles et pas seulement des individus, en insistant sur le statut intermédiaire des créatures monstrueuses (§22-27), en montrant par quelle abstraction croissante on passe de l'individu à l'espèce puis de l'espèce au genre (§32), en revenant enfin sur la notion de ressemblance entre individus (§37-38).

*Leibniz : *Nouveau essais*, III, iii, 6-7 : si, pour Locke, les noms propres précèdent les termes généraux, pour Leibniz en revanche l'idée première par laquelle nous connaissons les individus est une généralité ; du § 9 jusqu'à la fin du chapitre Leibniz réinterprète la distinction essence nominale / essence réelle en opposant la simple possibilité que donne l'essence nominale, qui doit être complétée par l'expérience, à la connaissance a priori complète que donne une définition réelle ou causale. Livre III, ch. vi : contre l'approche empirique et sceptique de Locke concernant les espèces et la connaissance que nous en avons, Leibniz établit une nécessité individuelle (§7), note un accord avec Locke sur les degrés de perfection entre les espèces, mais en les réinterprétant suivant la distinction possibles/compossibles (§12), distingue deux sens du mot « espèce » : par le premier tout changement individuel est passage d'une espèce à l'autre, par le second les espèces par lesquelles la raison humaine regroupe des individus sont naturelles parce que tout possible confirmé par l'expérience est naturel (§14,36), distingue également les marques extérieures de l'espèce d'une caractéristique interne, qu'il faut comprendre comme un principe dynamique de développement individuel (§17, 36 et 39).

* Pour clarifier la position de Locke (sur la question des substances plutôt que sur celle des individus) on pourra se reporter au ch. xxiii du livre II de l'*Essai*. S'agissant des thèses leibniziennes concernant les substances individuelles, on relira les articles 8 à 14 du *Discours de métaphysique*, ainsi que les lettres à Arnauld des 12 avril et 13 mai 1686 (avec

l'adjonction à cette dernière (« Remarques sur la lettre de M. Arnauld... »), celles du 4 et 14 juillet 1686 (la question des substances individuelles devient celle de la « notion individuelle de chaque personne » et Leibniz précise ses divergences avec Descartes), la lettre du 4 mars 1687 et le projet de lettre qui se trouve aux pages 138-142 du volume dans lequel on trouvera le *Discours* et ces lettres : Leibniz, *Discours de métaphysique et correspondance avec Arnauld*, Paris, Vrin, 1988

II L'individualisme moral et politique

1) Le plan moral

*L'ouvrage de John Stuart Mill, *De la liberté* (trad. L. Langlet, Paris, Gallimard « folio essais », 1990), publié en 1859, constitue un point de départ tout indiqué ; si les chapitres 3 (« de l'individualité comme l'un des éléments du bien-être ») et 4 (« Des limites de l'autorité de la société sur l'individu ») sont plus particulièrement importants, le chapitre 2 consacré à la « liberté de pensée et d'expression » fonde les développements ultérieurs. Dans *L'éthique aujourd'hui*, Paris, Gallimard (« folio essais »), 2007, Ruwen Ogien pose de manière très éclairante le problème des devoirs à l'égard de soi-même, qu'il place au centre des débats entre morale et éthique (ou minimalistes et maximalistes »), et fait de Mill sa référence constante.

* Pour établir un dialogue critique avec Mill, mais sans s'écarter de la notion d'individu, on peut utiliser les cours de M. Foucault au Collège de France (1981-1982), rassemblés sous le titre *L'herméneutique du sujet*, Paris, Seuil/Gallimard, 2001, comme guide dans la philosophie antique. L'avant-dernier cours, pp. 435-456, résume les termes de l'opposition, quant au souci de soi, entre l'*Alcibiade* de Platon et la pensée stoïcienne. Les pages 121 à 178 et 338 à 354 permettent d'une part de penser la différence éthique entre individu et personne : on notera en effet que les modalités du retour à soi individuel qui caractérise la pensée stoïcienne, et que Foucault appelle « examen de conscience », diffèrent nettement de la prise de conscience de soi, que Locke présente comme l'élément constitutif de l'identité personnelle. Elles permettront, d'autre part, d'opposer le schéma d'un dialogue interindividuel entre directeur et disciple, dont Foucault détaille les enjeux, au rapport qu'instaure entre l'individu et l'ensemble de la société l'expression des opinions chez Mill.

2) Le plan politique

* Au carrefour de la logique, de l'anthropologie et de la philosophie politique, mais à l'opposé d'une théorie de l'individualisme, l'article de Vincent Descombes, « Les individus collectifs » (tiré de *Philosophie et Anthropologie*, publié par le centre Georges Pompidou, collection « Espace international, Philosophie », 1992, en consultation libre sur Internet) pose le problème de savoir si le souverain tel que le définit Rousseau, c'est-à-dire un être collectif, n'est qu'un être de raison ou bien s'il faut lui reconnaître une existence ontologique. Pour résoudre ce problème, l'auteur reprend la question de l'individuation, dans les termes de la logique classique et contemporaine (en passant par Kant), ainsi que celle des rapports entre individu et société, et propose des définitions clairement distinctes des termes « collection », « ensemble » et « individu collectif ».

* Concernant l'individualisme dans les théories politiques, on trouvera les textes fondateurs dans l'œuvre de Hobbes et de Locke. Pour le premier, on trouvera les éléments

essentiels dans le *De Cive*, 1642 (*Le citoyen*, trad. S. Sorbière, intro. et notes S. Goyard-Fabre, GF-Flammarion, 1982), *Leviathan*, 1651 (*Léviathan*, trad. F. Tricaud, Paris, Editions Sirey, 1971), et, dans une moindre mesure, dans le *De Corpore*, 1655 (*De Corpore*, Paris, Vrin, 2000). Pour le second, *Two Treatises of Government*, 1690 (*Traité sur le gouvernement civil*, trad. S. Goyard-Fabre, Paris, GF-Flammarion, 1992) s'impose comme référence essentielle.

Pour orienter la lecture de ces textes, et pour passer de la notion d'individu à celle d'individualisme (la notion d'individu sollicite clairement l'articulation entre la description de l'état de nature de l'homme et la formation de l'Etat, mais ce point renvoie à la quasi-totalité de la philosophie politique classique), on peut conseiller deux approches différentes. C. B. Macpherson, dans l'ouvrage intitulé *La théorie politique de l'individualisme possessif* (le sous-titre précise : « De Hobbes à Locke »), récemment réédité (trad. M. Fuchs, Paris, Gallimard « folio essais », 2004), propose une critique de Hobbes et Locke à partir de présupposés marxistes. L'individualisme est alors défini comme une théorie politique qui définit l'individu par un rapport à soi de possession susceptible de s'étendre à la nature, et l'auteur analyse les conditions historiques qui donnent sens, notamment, à l'idée d'une puissance individuelle (second chapitre consacré à Hobbes), à celle de rapports économiques interindividuels distingués des autres contrats (pp. 342-349), et montre quelle résolution économique et politique reçoit le paradoxe de l'« équivalence entre consentement individuel et consentement de la majorité » (p. 416 et suivantes). Le très court chapitre intitulé « Individualisme ou collectivisme ? » (pp. 420-423) impute à Locke une thèse fortement inégalitaire tout en réconciliant les deux termes. Plus généralement, cet ouvrage remet fortement en question l'idée selon laquelle la notion d'individu, ou au moins une théorie de l'individualisme, aurait une portée universelle. Deux ouvrages ouvrent une perspective tout à fait différente dans l'œuvre de Hobbes. Il s'agit d'abord de celui de Yves Charles Zarka, *Hobbes et la pensée politique moderne*, Paris, P.U.F., 1995, dont la première partie s'intitule « Individu et Etat » (pp. 25-62), qui s'ouvre par un chapitre qui porte sur le passage de « la singularité du héros » à « l'universalité de l'individu ». La troisième partie (pp. 127-250) juxtapose les notions de personne et d'individu, comme sujet de droit et comme personne civile. Le passage d'une multiplicité de volontés individuelles à une volonté politique unique dirige l'étude de la théorie de la représentation que Hobbes développe dans le *Léviathan*. L'ouvrage de Lucien Jaume, *Hobbes et l'Etat représentatif moderne*, Paris, P.U.F., 1986, détaille les rapports entre individu et personne, définit la représentation politique comme dédoublement d'un « individualisme originaire », qui renvoie à l'état de nature, en « individualité de la vie privée » et citoyenneté dans la sphère publique », ce qui suppose une « théorie de la personne comme procès » et la constitution d'une « personne artificielle » qui unit le représenté avec le représentant.

III Nommer, dépeindre, décrire l'individu

Cette partie du parcours bibliographique a pour point de départ l'idée selon laquelle seuls les noms propres et les portraits ont pour référence directe et exclusive un individu. Il s'agit ensuite de reprendre la question d'une représentation de l'individu, et celle des types généraux qui permettent de le décrire.

* L'ouvrage de Saul Kripke, *La logique des noms propres*, trad. P. Jacob et F. Recanati, Paris, éd. de Minuit, 1980, établit, dès la première conférence, la théorie de la référence

bien connue qui fait des noms propres des « désignateurs rigides », contre la thèse russellienne des « faisceaux de descriptions ». La discussion reprend les notions d'individuation, d'identité, et de nécessité, et précise la notion de monde possible.

*En ce qui concerne le portrait, l'étude de Florence Dubus, *Qu'est-ce qu'un portrait ?* (Paris, Editions l'insolite, 2006), permet en quelques pages de cerner les enjeux de la portraiture et offre des indications bibliographiques complémentaires. Les premiers chapitres de l'ouvrage que Tzvetan Todorov consacre à la peinture flamande du XV^e siècle peuvent être intéressants pour l'aperçu historique qu'ils proposent et pour les enjeux théologiques d'une représentation de l'individu (Todorov, *Eloge de l'individu*, Paris, Adam Biro, 2000, puis Paris, Seuil « points essais », 2004 ; la première édition vaut pour les illustrations, qu'on ne retrouve pas dans l'édition de poche – il faut reprocher aux deux l'absence de notes qui auraient permis de retrouver certaines références). Dans les deux cas, pp. 27-49 de *Qu'est-ce qu'un portrait ?* et pp. 119-183 de l'*Eloge de l'individu*, la question de l'individualisation des traits des visages représentés vient au premier plan.

*La description sociologique de l'individu pose à la fois la question des types et celle des rapports entre individu et société. L'article de François Dubet, « Pour une conception dialogique de l'individu », qui fait l'objet d'une publication en ligne : *EspacesTemps.net*, Textuel, 21.06.2005, passe en revue les grandes tendances des études sociologiques depuis une trentaine d'années autour du problème des rapports entre individu et société et individualisme et holisme. La question des normes est abordée ; trois grands modèles sont proposés, celui de l'individu social, celui de l'individu rationnel, celui de l'individu éthique. Le modèle de l'individu social suppose à la fois des caractéristiques empruntées à des types et une histoire individuelle. C'est l'idée que développe Bernard Lahire dans ses *Portraits sociologiques*, Paris, Nathan, 2002 – l'œuvre est sous-titrée « Dispositions et variations individuelles » : il analyse une série de « cas », ou portraits, qui montrent par quelles variations des individus particuliers s'écartent des types généraux que dégage la sociologie. On pourra prendre connaissance d'un de ces portraits et se reporter ensuite au chapitre conclusif (pp. 389-422) pour une synthèse théorique.

*C'est à Walter Benjamin qu'il revient d'ouvrir la perspective la plus large, comme par exemple dans le chapitre « Le flâneur », pp. 155-198 du recueil intitulé *Charles Baudelaire*, Paris, éditions Payot, 1979, dans lequel des éléments de sociologie (les passages parisiens, les types sociaux qu'on croise sur les trottoirs londoniens que décrit Engels) voisinent avec la figure du poète, côtoient la question de la place de l'individu dans la foule. Benjamin montre la dissolution de l'individu (dans la foule, dans la marchandise) tout en maintenant la figure individuelle et subjective du flâneur, du poète.
